

DÉPARTEMENT DES DEUX GUERRES MONDIALES — DE LA GUERRE DE 1870 À LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



Hattonville, août 1914. Mise en état d'une tranchée ébauchée, Sigaut Etienne © Musée de l'Armée / RMN-GP 08-533505

Sommaire

3	I	Présentation de la ressource « parcours »
4	II	Sélection d'objets et d'œuvres
5	III	Trois parcours
5		PARCOURS D'EXPLORATION
13		PARCOURS THÉMATIQUE
20		PARCOURS ARTISTIQUE

La richesse des collections du musée de l'Armée couvre une large partie du programme scolaire d'histoire, de l'Antiquité à la V^e République et permet notamment de donner de grands repères historiques à travers la chronologie, mais aussi des figures, structurant et favorisant la construction de récits et la transmission d'une histoire vivante, concrète et incarnée. Les axes de lecture de nos collections peuvent être multiples.

Pour permettre aux enseignants de mener une visite libre avec leur classe, nous avons imaginé plusieurs parcours qui abordent les collections du département «deux guerres mondiales».

En s'appuyant sur une sélection proposée d'objets et d'œuvres, l'enseignant est libre de construire son parcours, adapté à son groupe, son cycle et ses objectifs, qu'il pourra ponctuer de jeux et d'interactions.

Nous vous proposons trois parcours (parcours d'exploration, parcours thématique et parcours artistique) qui peuvent être croisés. Après une description de l'objet/œuvre recontextualisée/e, il est proposé un «Moment d'interaction avec les élèves». Ces moments sont différenciés pour chaque cycle.

II Sélection d'objets et d'œuvres



Exploration



Thématique Les civils en temps de guerre



Artistique Les uniformes

1871-1914



Salle Alsace-Lorraine

Canon français de 75 mm,
modèle 1897 sur affût



Salle Alsace-Lorraine

Le billet de logement, Tinayre Louis



Salle Alsace-Lorraine

Le fond de la giberne,
Deneuille Alphonse Marie,
Detaille Jean-Baptiste-Edouard

1914-1917



Salle des Poilus

Maquette d'une tranchée



Salle Joffre

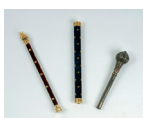
Taxi de la Marne, 1914



Salle des Poilus

Soldat du 119^e régiment d'infanterie

1917-1939



Salle Foch

Bâtons du maréchal Foch.
Grande-Bretagne, France,
Pologne



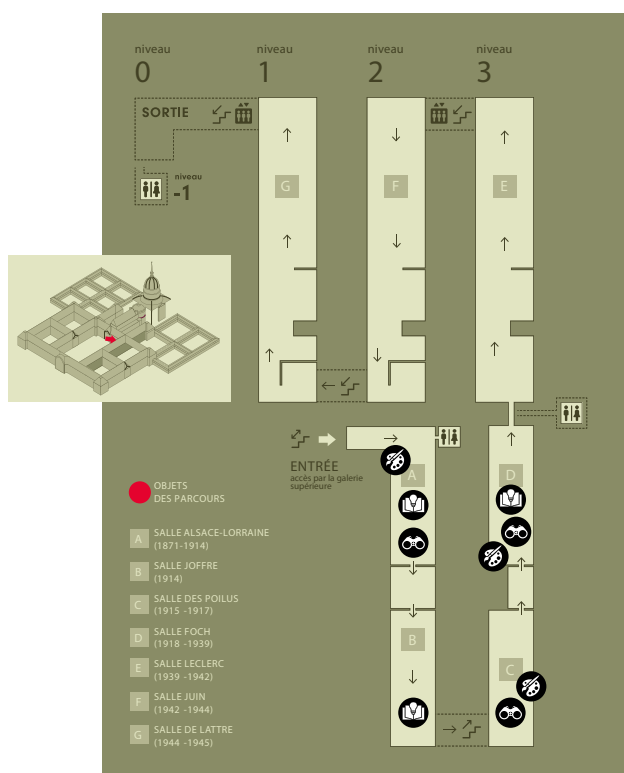
Salle Foch

Vareuse et pantalon en drap bleu
horizon de lieutenant du 2^e
régiment d'infanterie, pour enfant



Salle Foch

Fantassin de la 2^e Division
d'Infanterie US



PARCOURS D'EXPLORATION

1871-1914

Salle Alsace-Lorraine

→ *Canon français de 75 mm, modèle 1897 sur affût*

Ce canon dit de «75» est très moderne pour l'époque. Durant la Première Guerre mondiale, les armées de toutes origines innovent beaucoup, même si cela reste des tâtonnements. Si les canons utilisés précédemment, ne nécessitent pas de charger le canon par la «bouche» (l'avant du canon), ni même d'utiliser des boulets de canons, qui sont lourds à transporter, la réelle innovation est le frein oléopneumatique. Il s'agit d'un mécanisme fonctionnant avec de l'azote et de l'huile, situé à l'arrière du canon. Il n'est plus obligatoire de repointer à chaque tir, ni de replacer le canon, ce qui demandait auparavant dix soldats, à cause du lourd poids de ce dernier. Le fut du canon recule et vient buter contre le frein. En suivant les rails il se replace automatiquement : l'affût du canon ne bouge pas et le tube est ramené dans sa position initiale. La cadence de tir est donc bien meilleure.

Le système d'arme du matériel de 75 mm modèle 1897 réunit trois éléments roulants : le canon, l'avant-train et l'arrière-train, tirés par deux attelages à six chevaux. La voiture-canon se compose du canon lui-même, attelé à l'avant-train contenant un premier caisson de 24 munitions. Elle est suivie de l'arrière-train, une voiture-caisson, qui comporte une armoire de 72 munitions.



Canon français de 75 mm, modèle 1897 sur affût © Musée de l'Armée/RMN-GP 06-528995

Demander aux élèves le nom des projectiles éjectés par les canons de 75 et souligner l'aspect innovant de ces derniers.

Le canon de 75 est un canon de campagne (utilisé sur le champ de bataille). Il ne pèse que 1,14 tonne et ne tire plus de boulets mais des obus. La portée est d'environ 6,5 km. Contrairement aux canons plus anciens, qui nécessitaient d'être repositionnés après chaque tir, le canon de 75 mm pouvait tirer rapidement et de manière stable, atteignant une cadence de tir d'environ 15 à 20 obus par minute. Plus précisément, pour les canons dits de « 75 », on utilise des obus de calibre 75 mm, d'où leur nom. Il existe alors différents types et différentes tailles d'obus : aux obus à balles et

explosifs présents au début de la guerre viennent s'ajouter des obus incendiaires, fumigènes, éclairants, perforants et toxiques utilisés jusqu'à la fin du conflit. Les obus sont améliorés durant le conflit : les obus explosifs dispersent des éclats meurtriers, tandis que les obus à balles, ou shrapnels, sont conçus pour éjecter de multiples balles à une distance et à une hauteur prédéfinies, maximisant ainsi les dégâts dans les lignes ennemies. Ce pouvoir de fragmentation en faisait un atout stratégique sans égal dans l'artillerie de l'époque.

Demander aux élèves qui contribue à la fabrication des armes durant la guerre et poursuivre sur le terme « guerre totale ».

De 1916 à 1918, l'artillerie est le principal vecteur de la guerre des gaz. Ce sont notamment des femmes qui fabriquent ces obus, on les appelle les « munitionnettes ». Leur travail dans les usines de guerre est très dangereux et les journées/nuits de travail sont très fatigants avec 10 à 12 heures de service. Pendant la Première Guerre mondiale, la fabrication des armes et des équipements militaires mobilisait l'ensemble de la société, engageant non seulement les usines spécialisées, mais aussi les entreprises civiles, les travailleurs des deux sexes, et les jeunes ainsi que les retraités. Face aux besoins colossaux en matériel, des industries auparavant civiles furent rapidement converties à l'effort de guerre. Par exemple, des usines de métallurgie, d'automobiles et même des usines textiles furent réorientées pour produire des munitions, des canons, et des uniformes.

Cette mobilisation massive illustre le concept de « guerre totale », qui désigne une guerre où l'ensemble des ressources d'un pays — humaines, économiques, et industrielles — est consacré à l'effort militaire. Dans ce contexte, les civils ne sont plus seulement des victimes passives, mais des acteurs directs du conflit.

Durant la Première Guerre mondiale, l'armement connaît des phases d'évolution et de test sans précédent. Sur ce canon figure toutefois un élément en décalage avec la modernité de cette période, lequel ?

Malgré les avancées technologiques considérables de l'armement durant la Première Guerre mondiale, les canons comme le canon de 75 mm français présentent un élément qui paraît en contraste avec la modernité de cette période : les roues en bois cerclées de fer. Si l'artillerie est très importante dans le premier conflit mondial (60-70% des morts), celle-ci reste tirée par des chevaux. Il faut alors entre 6 et 8 bêtes pour déplacer la pièce. Ces roues, héritées des techniques de fabrication plus anciennes, montrent bien que, même si le canon bénéficiait d'innovations telles que le système de recul hydropneumatique, il restait en partie dépendant de matériaux et de techniques plus rudimentaires. Ce détail reflète l'adaptation pragmatique de l'époque, où l'industrie utilisait des matériaux facilement disponibles pour répondre rapidement aux besoins du front, tout en intégrant des avancées technologiques lorsqu'elles pouvaient être mises en œuvre rapidement et efficacement.

Jusqu'à dans les années 1950-1960 les armées continuent à utiliser ce genre de canons de campagne. La portée maximale de ce genre d'arme est de 8550m. Il a été produit à environ 30 000 exemplaires et adopté par de nombreux pays : Serbie, Grèce, États-Unis, Pologne, Belgique, Portugal, Espagne... Des versions modernisées ont été utilisées jusqu'à la Guerre d'Indochine soit près de 60 ans après sa mise en service.



Chevaux tirant un canon

Salle des Poilus

→ Maquette d'une tranchée

Cette maquette représente la première ligne de tranchées. Elle a été fabriquée en 1915 par un officier français pendant sa captivité ou lors de ses permissions et achevée à la fin du conflit. Celle-ci permet de décrire et d'évoquer l'atmosphère éprouvante de la guerre de siège, dite de tranchée, entre la fin de l'année 1914 et mars 1918. Si la guerre de mouvement marque le début et la fin de la Grande Guerre, notamment sur le front occidental, les belligérants constatent rapidement les effets très meurtriers des mitrailleuses et de l'artillerie. Pour échapper aux effets mortels des tirs et pour durer, il faut creuser des tranchées pour se protéger.

La vue d'ensemble de la maquette de la tranchée permet de réaliser combien, sur certains points du front, les adversaires sont proches, séparés par quelques centaines, et parfois seulement quelques dizaines de mètres. Entre eux se trouve un espace surnommé «no man's land», avec ses trous d'obus et ses cadavres abandonnés parce qu'il est trop dangereux de les enterrer sous les tirs. C'est une véritable guerre de siège qui se mène : des lignes successives de tranchées, reliées entre elles par des boyaux (couloirs étroits), sur plusieurs kilomètres de profondeur, forment un front continu, en France et en Belgique, qu'aucun des deux camps ne parvient à percer pendant près de cinq ans.

Les soldats passent de longues heures à attendre, sans relâcher la surveillance, car l'ennemi peut attaquer à tout moment. Les conditions matérielles et morales de la vie sont très dures : la pluie cause la boue, le froid, le gel, la chaleur la soif. Les hommes souffrent aussi de la séparation, pour de longs mois, d'avec leur famille.



Maquette d'une tranchée © Musée de l'Armée/RMN-GP 08-526913

Proposer aux élèves de trouver les différentes missions effectuées par les soldats dans la tranchée et représentées sur la maquette.

- Un soldat creuse une galerie pour placer une mine explosive sous la tranchée adverse.
- Un guetteur a laissé son fusil dans la meurtrière. Il écrit à ses proches.
- Un guetteur positionné dans une place très dangereuse.
- Des guetteurs tentent de se réchauffer avec du «jus de chaussette» (du café ou boisson chaude du même type).
- Un soldat «chasse les totos», c'est-à-dire les poux et les puces qui infestent les corps en raison du manque d'hygiène.
- Des soldats consolident la tranchée et remplissent des sacs de terre.
- Un soldat fait ses besoins dans des toilettes sèches.
- Des soldats ramenant du pain.

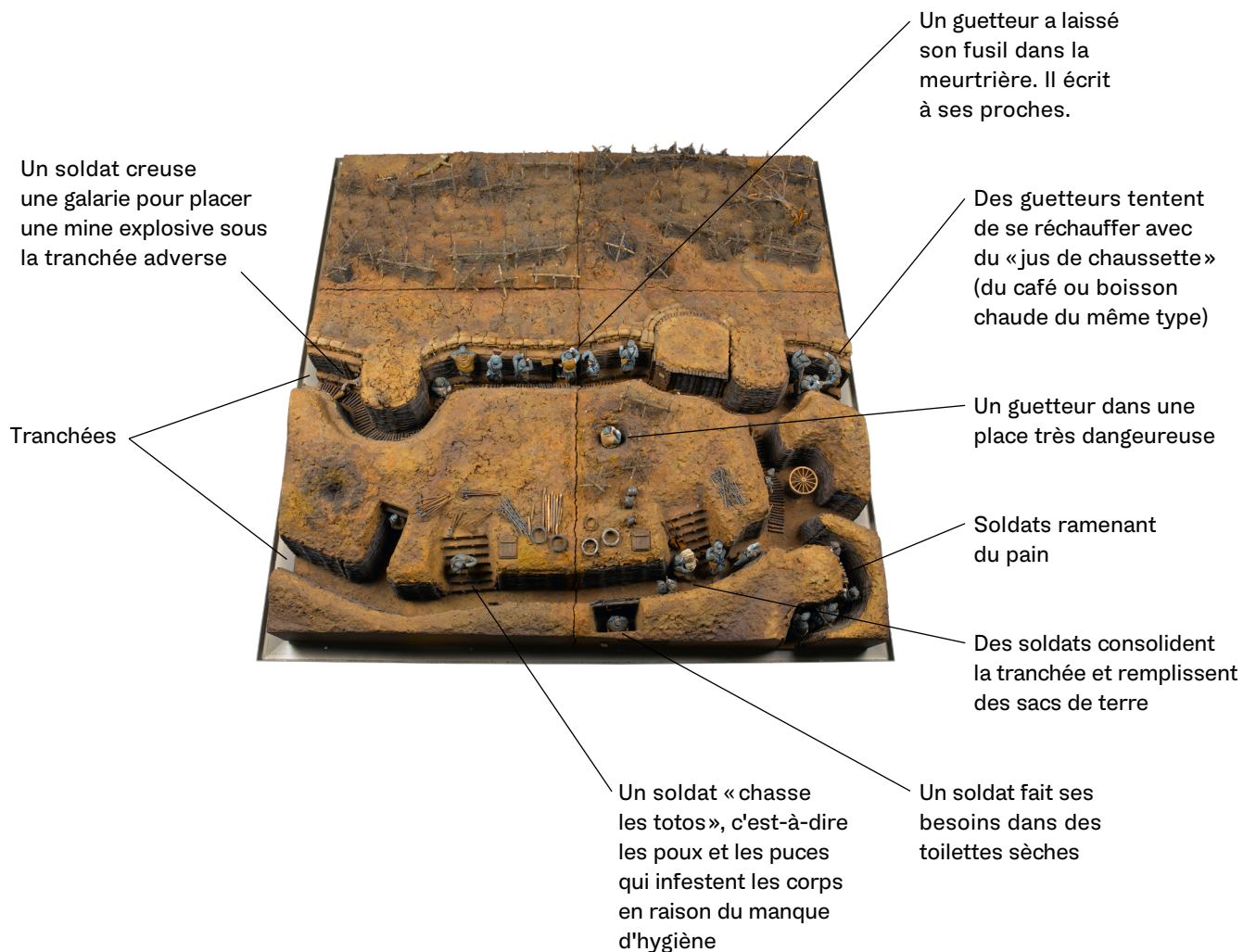
Localiser les différents éléments constitutifs des tranchées.

- Les boyaux : relient les différentes lignes des tranchées.
- Les galeries : souterrains ayant pour but de se rapprocher de l'ennemi.
- Meurtrière : emplacement destiné au fusil.
- Casemate : abrite le nid des mitrailleuses.
- Parapet : structure composée de sac de terre, renforçant le bord de la tranchée du côté du front.
- Les «gourbis» ou «cagnats» : abris de tranchée dans lesquels dorment et se reposent les soldats.

Inviter les élèves à traduire les différents termes d'argot utilisés par les poilus.

- Le *rata* : soupe épaisse
- Le *pinard* : vin
- La *gnôle* : eau de vie
- Le *jus de chaussette* : le café
- Les *totos* : poux et puces
- Les *feuillées* : toilettes sèches

Ce vocabulaire, que l'on nomme « argot », est employé par les soldats dans les tranchées pour atténuer la vie et l'environnement terribles qu'ils côtoient au quotidien.



Salle Foch

→ *Bâtons du maréchal Foch. Grande-Bretagne, France, Pologne*

Dans l'immédiat après-guerre, la reconnaissance à l'égard des grands chefs militaires français du premier conflit mondial revêt encore des formes traditionnelles, en net décalage avec le caractère radicalement nouveau de la guerre qui vient d'avoir lieu : épées d'honneur, bâtons de maréchaux, selles et tenues de parade, défilés militaires.

Le titre de Maréchal n'est pas un grade militaire, mais un titre honorifique auquel est adjoint un bâton : le bâton de maréchal (étoiles symboles républicains). Ces objets sont de vraies œuvres d'art, tout en étant emblèmes du pouvoir militaire, comme les *regalia* royales. Les bâtons de maréchaux ont une dimension symbolique importante. Le bâton de maréchal de France illustre également son rôle décisif dans la victoire alliée de la Première Guerre mondiale, incarnant l'excellence militaire et la reconnaissance nationale.

Foch est trois fois maréchal : France, Angleterre et Pologne. Il a le privilège d'être inhumé dans un monument funéraire placé dans une des chapelles du Dôme de l'Hôtel des Invalides. Le 11 juin 1931, la commande officielle de l'État est passée auprès de Paul Landowski pour la réalisation du tombeau de Foch. Une somme de 1 600 000 francs est allouée au projet. Le sculpteur s'accorde deux ans de réflexion, puis il travaille six ans à la réalisation du tombeau, dont quatre ans sont consacrés à l'exécution. Le 20 mars 1937, jour anniversaire de la mort de Ferdinand Foch, le président Albert Lebrun inaugure le tombeau de Foch sous le Dôme des Invalides. Ses cendres sont transférées depuis le caveau des gouverneurs jusqu'à la chapelle Saint-Ambroise.



Bâtons du maréchal Foch. Grande-Bretagne, France, Pologne © Musée de l'Armée / RMN-GP 06-505730

En les décrivant, faire deviner aux élèves quel est le bâton relatif à chacun des trois pays dont Foch fut maréchal :

Le bâton de maréchal de Grande-Bretagne est parsemé de lions d'or. Son sommet représente Saint-Georges terrassant le dragon :

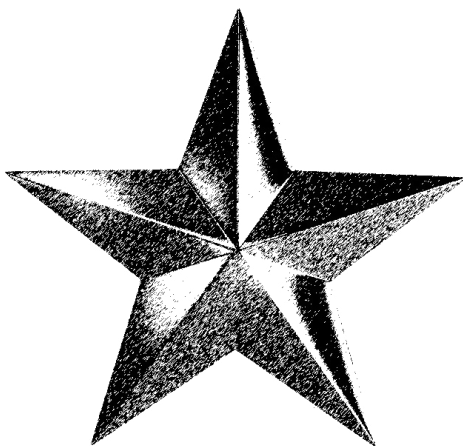
- Saint-Georges est l'un des Saints protecteurs britanniques.
- Lion d'or est une référence aux armoiries royales britanniques.

Le bâton azur à étoiles d'or est celui de maréchal de France :

- Étoiles d'or en référence à la République française.

Le sommet du bâton de maréchal de Pologne rappelle une masse d'arme ancienne du XVI^e siècle :

- La masse d'arme en référence au bâton de commandement, notamment dans la culture ottomane notamment et aussi en Europe (par exemple par Guillaume le Conquérant, ayant souvent la forme d'une masse d'arme).



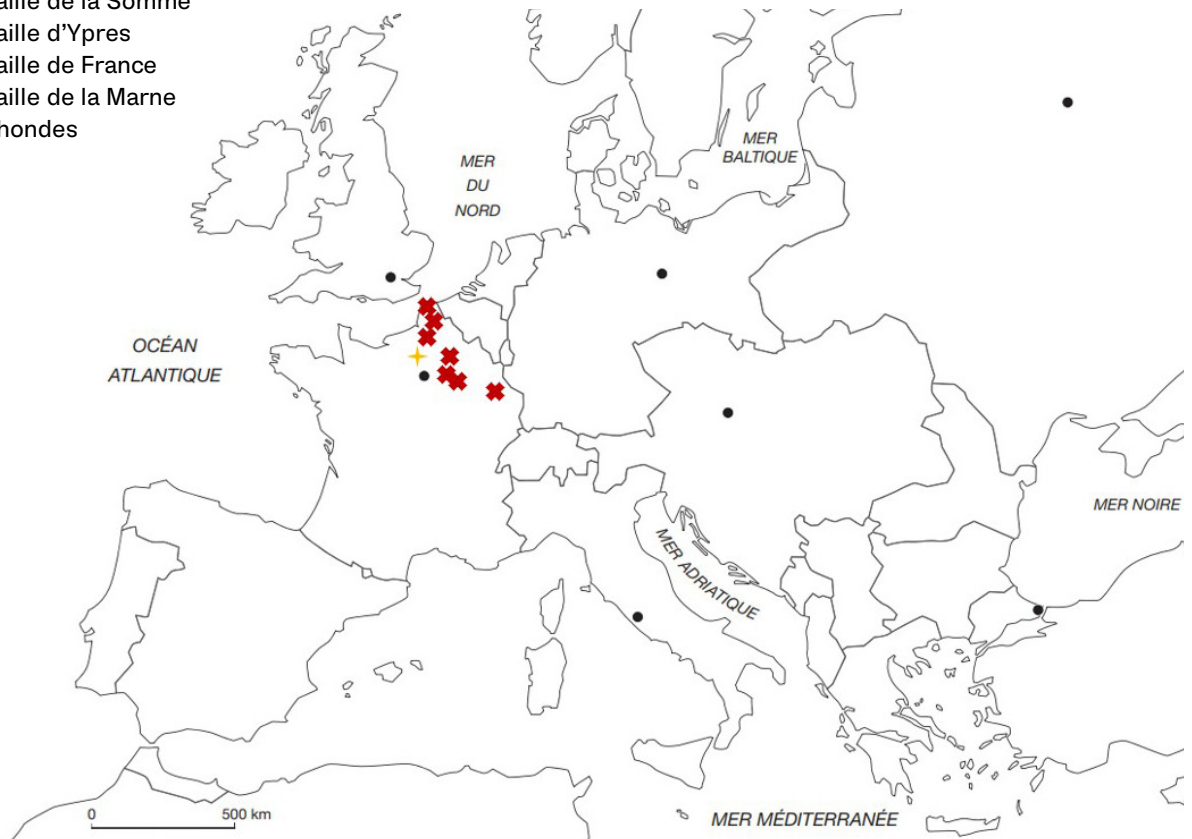
Proposer aux élèves d'identifier pour quels faits principaux Foch a été honoré au titre de maréchal et replacer ces faits militaires sur la carte de France en les datant.

Foch est un stratège et connu pour avoir commandé la contre-attaque générale. Rapidement, il gagne en importance et on lui confère des responsabilités toujours plus grandes jusqu'à des missions qui demandent de se coordonner avec les Alliés. C'est de cette manière que Foch acquiert une renommée européenne. Même s'il est blessé en 1916, Foch réussit à convaincre les Français

et trouve la confiance des armées. En 1918 il est nommé commandant en chef du front de l'Ouest afin de solidifier la coalition entre les Alliés, comme il avait déjà pu le faire au début de la Grande Guerre. Ferdinand Foch est aussi présent au moment de signer l'armistice à Rethondes, ce qui vient concrétiser son statut d'homme important pour la paix par les autres nations alliées.

Faits militaires principaux de Ferdinand Foch (à replacer sur la carte):

- 1914 Bataille de la Marne
- 1914 Bataille de l'Yser
- 1915 Bataille d'Artois
- 1916 Bataille de la Somme
- 1918 Bataille d'Ypres
- juin-juil 1918 Bataille de France
- 1918 Bataille de la Marne
- 1918 Rethondes



L'Europe en 1914, Noël Meunier, 2018 © Cartothèque Hatier

Approfondir sur la notion de maréchalat.

Le maréchalat est une dignité instituée par Philippe Auguste en 1185. Elle est d'abord accordée à des membres de l'entourage du souverain dont le rôle consiste à disposer les troupes sur le champ de bataille. Appelé « mon cousin » par le roi sous le règne d'Henri II, le maréchal de France accède au sommet de la hiérarchie militaire après la suppression de l'office de connétable par Richelieu. En 1627, Louis XIV donne à ce titre sa signification actuelle, en l'offrant en récompense de hauts faits militaires.

L'origine du bâton, insigne de la fonction, est mal connue. Supprimé sous la Convention en 1793, le maréchalat est rétabli par Napoléon I^{er} en 1804. Demeurée prestigieuse sous le Second Empire, la dignité est mise en sommeil après la chute du régime et la défaite de 1871. Initialement méfiante envers le pouvoir militaire, la III^e République décerne à nouveau la fonction pour Joffre en 1916 et récompense au total huit maréchaux dont Pétain et Foch en 1918.



PARCOURS THÉMATIQUE : LES CIVILS EN TEMPS DE GUERRE

1871-1914

Salle Alsace-Lorraine

→ *Le billet de logement, Tinayre Louis*

En contexte de guerre, le billet de logement est un document administratif, fourni par le maire d'une ville ou d'un village, qui a pour but de lier un habitant à un ou plusieurs militaires pour les loger. Cela arrive lorsque la commune en question ne dispose pas de caserne. Les soldats ne sont que de passage et souvent accompagnés de leurs chevaux. La famille est alors dans l'obligation de loger, nourrir et entretenir ces soldats. La famille est dédommagée par l'Armée.

Ce tableau réalisé par le peintre Louis Tinayre représente une famille qui accueille justement un soldat dans sa maison. L'intérieur est paysan et peu fortuné, tandis que le soldat est équipé d'un bel uniforme aux couleurs vives, ce qui provoque un décalage entre univers militaire et univers civil. De plus, on identifie le repas préparé pour le soldat, ainsi que son paquetage et ses affaires personnelles qu'il a déposé avant d'aller se réchauffer auprès du feu. Cette œuvre est également représentative de la nécessité de l'arrière à contribuer à la guerre.



Le billet de logement, Tinayre Louis, 1886 © Musée de l'Armée / RMN-GP 12-570690

Proposer aux élèves de lister les oppositions entre civils et militaires, clairement représentées sur ce tableau :

- Sabots / Bottes
- Vêtements paysans : tablier, tissus peu coûteux / uniforme
- Debout / Assis
- La famille sans père / le soldat étant un homme

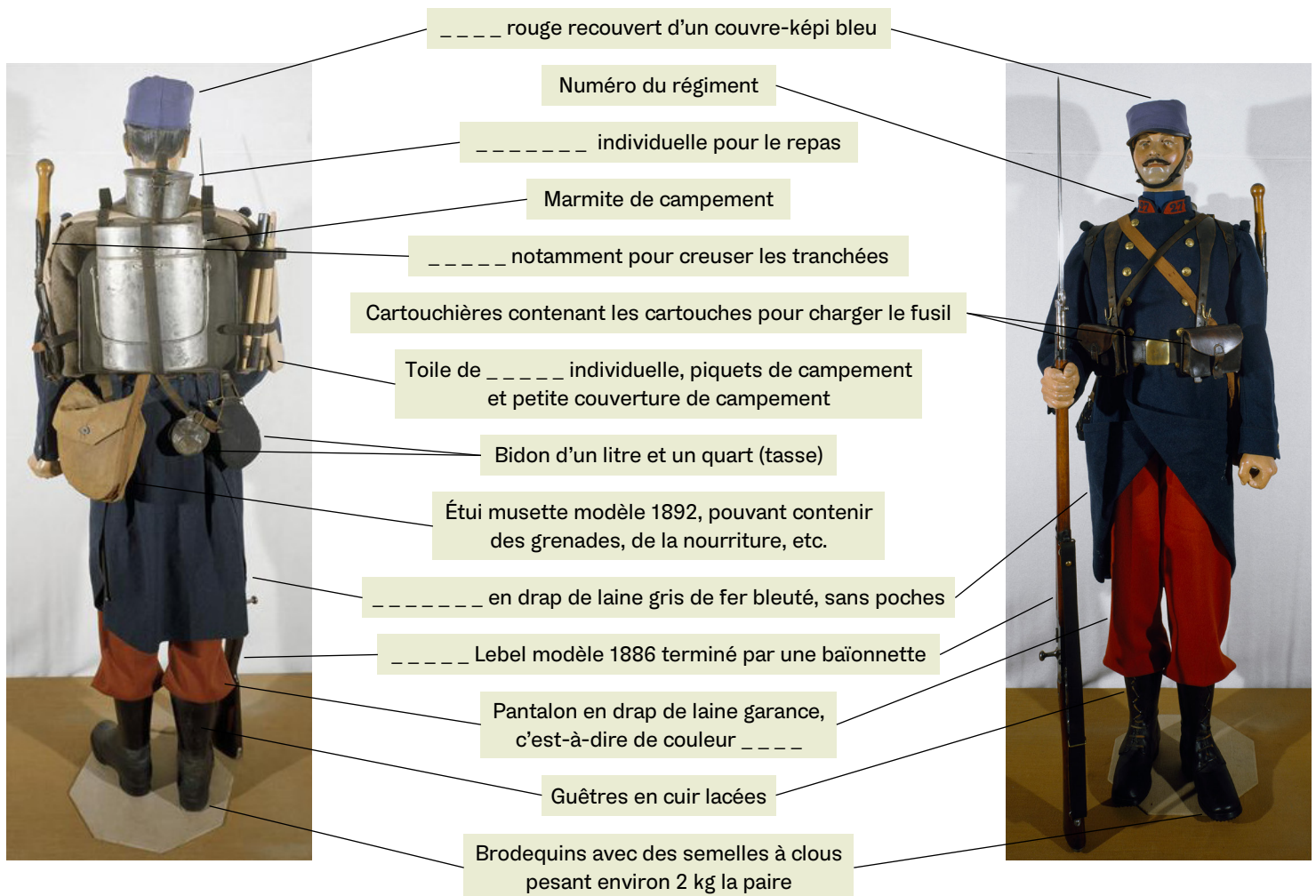
Demander aux élèves à quoi le soldat français est-il reconnaissable ? Puis, compléter le schéma.

Le soldat français est reconnaissable à son uniforme :

- Un képi rouge
- Un long manteau bleu en drap de laine
- Un pantalon garance
- Des chaussures en cuir cloutées, ses godillots

Uniforme d'un fantassin du 27^e régiment d'infanterie en 1914. Ajouter les mots manquants ci-dessous :

pelle tente képi fusil marmite manteau rouge



QCM : Quels sont les arguments du choix des couleurs (bleu et rouge) de l'uniforme des armées françaises à cette période ?

- ☒ Le bleu, blanc, rouge c'est patriotique
- ☐ Le rouge permet de voir les soldats et de les identifier sur un champ de bataille noyé dans la fumée
- ☐ La mode à la fin du XIX^e siècle est le bleu recouvrant du rouge
- ☐ Les Français aiment la couleur, contrairement aux Allemands qui utilisent du gris-vert
- ☒ Pour aller au combat il faut être beau

L'uniforme n'a pas changé avant 1915 : bottes cloutées pour le bruit (faire peur à l'ennemi et bien adhérer au sol), pantalon garance, veste bleue et képi rouge avec des trous pour évacuer l'humidité (pas de casque). Le pantalon rouge garance est plus spécifiquement coloré avec de l'alizarine, principale substance colorante de la plante, et a été synthétisée industriellement à la fin du XIX^e siècle. Elle est produite en quantité, elle fait fortement chuter les coûts de production de la teinture rouge. Les usages de la guerre ont longtemps voulu que l'uniforme soit beau pour que le soldat se sente à son avantage.

À cette époque les armées ne manifestent pas tant d'intérêt au camouflage qu'à la volonté d'exprimer du patriotisme. Pourtant, des tentatives sont faites pour camoufler l'uniforme avec la tenue « Reseda ». Avec sa teinte verte distinctive, la tenue visait à améliorer le camouflage des soldats français pendant la Première Guerre mondiale, réduisant leur visibilité sur le terrain. Une partie des pigments pour ce nouveau modèle de tenues vient alors d'Allemagne, ce qui explique l'abandon de cette idée. De plus, cette tenue n'a pas été retenue, car elle ne correspondait pas aux normes de visibilité et d'identification de l'époque.

L'idée d'un nouvel uniforme est enfin acceptée à l'été 1914, au profit, plus tard, en 1917, du bleu horizon.

Salle Joffre

→ *Taxi de la Marne, 1914*

Le 5 septembre 1914, cet auto-taxi Renault, immatriculé 2862-G7, participe au transport des soldats français vers l'Ourcq. Il devient ainsi l'un des « taxis de la Marne », du nom de la bataille, livrée au début du mois de septembre 1914, qui permet aux Français et aux Anglais d'arrêter l'avancée de l'armée allemande et ainsi de ruiner le plan Schlieffen¹ et les espoirs de victoire rapide de l'Allemagne. La dernière rénovation de ce taxi, en 2005, a remis à jour ses couleurs d'origine et lui a rendu son aspect initial.

Au début de septembre 1914, l'aile gauche de l'armée française, les Belges et les Britanniques marquent un mouvement de repli face à l'avancée allemande, sur l'aile droite: Paris est menacé. Le 6 septembre, le général Joffre lance une contre-attaque générale: « la bataille de la Marne ».

La bataille de la Marne vise deux objectifs. D'abord arrêter enfin l'avance allemande via des forces correctement préparées et approvisionnées, plus ou moins le long de la Marne. Ensuite forcer les Allemands à reculer via un mouvement tournant sur leur aile droite (la gauche française). Pour ce mouvement tournant une nouvelle armée est créée en récupérant des troupes ailleurs, la VI^e armée française.

Afin de renforcer les troupes de l'aile gauche française (la VI^e armée commandée par le général Maunoury), le général Gallieni, alors gouverneur militaire de Paris, a l'idée d'utiliser les taxis parisiens. Les gardes républicains et les agents de police réquisitionnent les taxis dans les rues.

À 22 heures, 630 véhicules sont rassemblés sur l'esplanade des Invalides puis traversent Paris pour aller chercher les soldats des 103^e et 104^e régiments d'infanterie. Les hommes montent par quatre ou cinq et sont conduits près de la zone des combats, à Nanteuil-le-Haudouin et à Sillery-le-Long.

Ces effectifs restent modestes à l'échelle de la bataille en cours (quelques milliers contre 100 000 hommes) et l'essentiel des troupes rejoint le front par le chemin de fer. Mais les « taxis de la Marne » sont utilisés par la propagande comme le symbole de la détermination française à stopper l'avancée allemande.

Le taxi Renault deux cylindres type AG démarre à la manivelle. Sa conduite est facilitée par des manettes de commande situées à la droite du conducteur et deux pédales l'accélérateur à droite, le débrayage et le frein à gauche. La colonne de direction est encore à droite (le volant est placé à gauche à partir de 1912). Il dispose d'une boîte à trois vitesses: en 1^{ère}, il atteint 8 km/h, en 3^e, 35 km/h. La carrosserie de style « Landaulet » permet l'ouverture et la fermeture des capotes. L'habitacle comprend une banquette pour deux et deux strapontins. Deux fenêtres fixes, grillagées permettent aux passagers de voir le paysage vers l'avant. La banquette du chauffeur est un coffre garni de deux coussins de cuir noir. Il contient le réservoir d'essence de 35 litres et comprend un voyant de niveau. L'éclairage est assuré par deux lanternes. Le taximètre, situé en biais pour être lu par le client et le conducteur, indique les tarifs et le nombre de pannes subies par le véhicule.



Taxi de la Marne © Musée de l'Armée / RMN-GP 06-510628

¹ Le plan « Schlieffen » était une stratégie allemande visant à envahir rapidement la France en passant par la Belgique, puis à se tourner vers la Russie, évitant ainsi une guerre sur deux fronts. Son échec, dû à la résistance belge et à la contre-offensive alliée à la Marne, a marqué le début d'une guerre de tranchées longue et meurtrière sur le front occidental.

Combien de soldats peut-on véhiculer à bord de ce taxi ? Demander aux élèves d'identifier les différents éléments constitutifs du taxi.

Cinq soldats peuvent être véhiculés à bord de ce taxi, il ne faut pas oublier que le chauffeur est quant à lui un civil. De plus, les hommes portent à ce moment-là un équipement particulièrement volumineux. Un soldat est à côté du chauffeur, un deuxième et un troisième sur la banquette arrière et le quatrième et le cinquième sont sur les marches pour monter dans le véhicule. Il faut garder à l'esprit que les routes de campagne pour accéder au champ de bataille ne sont pas goudronnées à cette époque, d'où la difficulté de maintenir ces deux dernières positions. Ainsi, les soldats se relayent à ces dernières, l'objectif étant d'atteindre le champ de bataille en une bonne forme physique et non épuisés.

- Le taximètre mesure la distance parcourue par le taxi et permet de connaître le prix de la course. Il signale aussi si le véhicule est libre ou non.
- Les lanternes permettent de repérer la voiture la nuit.
- La manivelle fait démarrer le moteur.
- Le G7 de la plaque d'immatriculation est devenu le nom d'une compagnie de taxi qui existe encore aujourd'hui à Paris.
- Huit chevaux et deux cylindres sont cachés sous le capot du véhicule.



Poursuivre sur la bataille de la Marne de 1914.

Utiliser le dispositif multimédia situé au centre de la salle d'exposition.

La première bataille de la Marne s'est déroulée du 5 septembre 1914 au 12 septembre 1914. Elle oppose l'armée allemande à l'Armée française et au corps expéditionnaire britannique. Les zones de combats se situent le long d'un arc-de-cercle de 225 km à travers la Brie, la Champagne et l'Argonne, limités à l'ouest par le camp retranché de Paris et à l'est par la place fortifiée de Verdun. Au cours de cette bataille, les troupes franco-britanniques ont

arrêté, puis repoussé les Allemands, et ont ainsi stoppé l'avancée allemande qui prévoyait l'invasion rapide de la France en passant par la Belgique, afin d'éviter les fortifications françaises de l'est et ensuite de se reporter contre la Russie. La retraite allemande s'est terminée sur la rive droite de l'Aisne dès le 14 septembre, ce qui a déclenché la bataille de l'Aisne.

Si l'épisode des taxis de la Marne n'a pas été décisif dans les combats du début de la guerre, en quoi reste-t-il important ?

- L'épisode à une grande portée symbolique, notamment grâce à la presse : il fait en effet figure de sursaut national grâce à la détermination et l'unité nationale.
- L'épisode rend le conflit plus proche du peuple : de nombreux chauffeurs racontent certainement leur vision du champ de bataille une fois les soldats déposés.
- L'épisode contribue à une mystification de ce début de Première Guerre mondiale et sert au patriotisme même post-conflit.

Salle Foch

→ *Vareuse et pantalon en drap bleu horizon de lieutenant du 2^e régiment d'infanterie, pour enfant*

Le bilan de la Grande Guerre pour la France est certes une victoire, mais une victoire chèrement acquise. Les images de liesse populaire, de retrouvailles alternent avec celles des ruines et des mutilés. Dans nos collections, les bâtons des maréchaux et leurs épées d'honneur ainsi que les nombreux défilés voisinent avec le plâtre illustrant les effets de la chirurgie réparatrice sur une «gueule cassée». Le bilan humain de la Première Guerre mondiale est estimé à 9,5 millions de morts (France: 1,37 million). Les monuments édifiés pour commémorer leur sacrifice répond au double besoin de la mémoire familiale et de la mémoire collective. Le statut d'ancien combattant est institué en 1927, on compte parmi eux 100 000 grands invalides et «gueules cassées». Une partie d'entre eux sont soignés à l'Hôtel national des Invalides. Cette génération de jeunes hommes décimée affecte la vitalité démographique de la France pendant l'entre-deux-guerres. L'ampleur des ravages commis dans les départements envahis nécessite une reconstruction longue et coûteuse, et alimente la volonté de faire payer l'Allemagne lors de l'armistice de 1919.

La Grande Guerre plonge également en France 680 000 veuves et 760 000 orphelins dans la détresse. Les conditions difficiles dans lesquelles vivent nombre de veuves de poilus, pour qui il est compliqué d'assumer les besoins quotidiens et d'assurer l'avenir de leurs enfants, incitent l'État à prendre des mesures pour les aider en leur attribuant des emplois réservés dans la fonction publique et en leur allouant des pensions. Avant, pendant et après la guerre, on souhaite construire une réelle culture patriotique autour du soldat. Cela passe notamment par le port d'uniforme de la part d'enfants lors des cérémonies. Ceci a un double objectif: cultiver la mémoire de son père, à titre personnel, familial, individuel, et endoctriner les futurs conscrits, dans un soutien au collectif, à la Nation, à l'Armée. Les générations qui sont enfants lors du premier conflit mondial sont celles qui sont en première ligne en tant qu'adulte durant le second conflit mondial. La guerre marque en réalité plusieurs générations depuis 1870.



Vareuse et pantalon en drap bleu horizon de lieutenant du 2^e régiment d'infanterie, pour enfant
© Musée de l'Armée / RMN-GP 12-560634

2 Désigne les soldats de la Première Guerre mondiale qui ont subi des blessures graves, notamment au visage. Ces blessés de guerre ont bénéficié des premières techniques de chirurgie reconstructrice.

Raconter l'histoire d'Armand Bayard et appuyé le fait que ces générations sont marquées par les conflits franco-prussiens / allemands.

Cette vareuse a appartenu à Armand Bayard, dont le père était lieutenant du 2^e régiment d'infanterie durant la Grande Guerre. Ceci est identifiable à l'uniforme bleu horizon qui a été reproduit pour son fils dans le grand magasin parisien La Samaritaine. Quelques années plus tard, Armand Bayard participe à la Seconde

Guerre mondiale et s'engage notamment comme aviateur pour les Forces Françaises Libres. C'est au cours d'un vol d'entraînement qu'il s'écrase accidentellement à l'école de pilotage de chasse à Ternhill en Grande-Bretagne et décède en 1941. Armand Bayard a reçu la médaille de l'Ordre de la Libération.

Faire le parallèle entre la vareuse bleu horizon et l'uniforme porté par les soldats français à partir de 1916, et vu précédemment dans le parcours de visite.

À partir de 1915, un nouvel uniforme est adopté, l'uniforme dit «bleu horizon», mais il n'est pas généralisé avant l'automne 1916. Pour protéger la tête des Poilus, on équipe les soldats d'un casque en acier, le casque Adrian, du nom de l'homme qui dirige la commission en charge de la fabrication de cette protection de tête.

Le manteau modèle 1915 couleur «bleu horizon» est composé d'un mélange de laine écrue, de bleu clair et de bleu foncé.

Mettre en lumière le tournant culturel que produit la Grande Guerre au regard des enfants: quel est l'intérêt de donner une place importante aux enfants ? Analyser l'image *La mine fière, Pour m'aguerrir, A la frontière Je veux partir !*

La place grandissante des enfants s'explique sous différents aspects :

- Dans les communications publiques, l'enfant devient, par l'affectivité qu'on lui attache, un élément de discours convaincant pour mobiliser les adultes (affiches etc.).
- Les hommes étant majoritairement au front, les enfants deviennent des membres d'autant plus importants de la famille, notamment pour maintenir ces derniers dans un esprit dynamique.
- Les enfants sont porteurs de la mémoire du conflit et du souvenir de ses morts.
- Ils sont les générations à venir et les futurs soldats.

La Grande Guerre demande en 1914 un effort immédiat des masses et de la population jusqu'aux enfants, ce qui est inédit à l'époque. Ce processus de guerre totale qui touche toute la population est actif dans tous les pays belligérants.



La mine fière, Pour m'aguerrir, A la frontière Je veux partir ! © Musée de l'Armée/RMN-GP 06-525016



Parcours artistique – Les uniformes

1871-1914

Salle Alsace-Lorraine

→ *Le fond de la giberne, Deneuvre Alphonse Marie, Détaille Jean-Baptiste-Edouard, 1882*

Le fond de la giberne est un fragment du panorama consacré à la bataille de Champigny qui se déroule à la fin de l'année 1870. Cette œuvre, exécutée rétrospectivement, connaît un grand succès en France et à l'étranger. Elle participe à l'esprit de la « Revanche » entretenu, en France, pendant plusieurs décennies après la défaite de 1871.

La bataille de Champigny se déroule du 30 novembre au 3 décembre 1870 ; elle doit desserrer l'étau allemand autour de Paris. Le panorama représente l'attaque allemande du 2 décembre et la réaction française marquée par la reprise des positions perdues, notamment le four à chaux de Champigny. Le fond de la giberne met en scène, dans un chemin creux, un fantassin blessé, mourant, remettant ses dernières cartouches à l'un de ses camarades.

Dans cette scène, l'esprit patriotique est représenté par ces deux soldats français. Celui à terre, au seuil de la mort, a retiré du fond de sa giberne (sac à munitions) ses dernières cartouches qu'il est en train de remettre à son compatriote.

L'uniforme français est bien distinctif ici avec son pantalon garance, les vestes et manteaux bleus ainsi que le képi bicolore. Facilement repérable et identifiable sur le champ de bataille, il correspond à une manière ancienne de faire la guerre, conservée par patriotisme, où on ne se cache pas et où le champ de vision est vite obstrué par la fumée dégagée par les fusils et l'artillerie. Aux couleurs de la France, cet uniforme sera porté jusqu'au début de la Première Guerre mondiale avant d'être remplacé par un uniforme moins visible et plus protecteur. C'est le cas également de l'uniforme prussien (qui sera allemand en 1914-1918) que l'on aperçoit sur le fragment à droite. On remarque le casque à pointe, en cuir bouilli et plaques de métal, qui protège en vérité très peu et réfléchit la lumière (donc très repérable). On notera qu'ici l'ennemi, le prussien, est représenté mort, la face dans la boue.

La III^e République est considérée comme « l'âge d'or de la peinture militaire » ; la réussite professionnelle et financière d'Edouard Detaille, les honneurs et les commandes officielles qu'il reçoit tout au long de sa carrière, en France comme en Europe, en témoignent.

Cette peinture commémorative du conflit abonde et connaît un vif succès dans les années 1880. La rapidité de la défaite, la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine infligent à la France une humiliation qui hante la conscience nationale. Les peintres de cette génération qui ont, de plus, souvent pris part aux combats, rompent avec la peinture traditionnelle de batailles et proposent une autre vision de la guerre, plus réaliste, plus anecdotique mais aussi plus politique. Ils contribuent à forger l'image du glorieux vaincu, une image héroïque du combattant français, malgré la défaite finale.

Ses œuvres, grâce à leur grande diffusion dans les journaux et par les gravures, alimentent l'esprit de revanche qui traverse la France jusqu'à la Première Guerre mondiale. Elles accompagnent les efforts de refondation de l'armée française menée par la III^e République. Elles sont contemporaines du patriotisme que l'école et le service militaire obligatoires contribuent à développer. Les deux œuvres reçoivent un tel succès qu'elles sont découpées pour être mises aux enchères au lieu d'être détruites comme cela se produit habituellement.

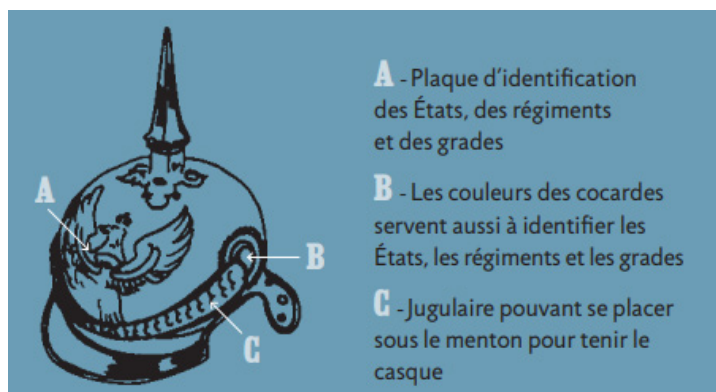


Le fond de la giberne, Deneuvre Alphonse Marie, Détaille Jean-Baptiste-Edouard, 1882
© Musée de l'Armée/RMN-GP 08-519067

Demander aux élèves d'identifier le soldat prussien. Que porte-t-il sur la tête ? À quoi est-il reconnaissable ?

Le casque à pointe est porté à partir de 1842 par les fantasins – combattants à pied – prussiens. Ce nouveau casque, en cuir bouilli verni de noir, est équipé d'une pointe en métal censée dévier sur les côtés les coups de sabre et grandir le soldat pour le rendre plus impressionnant. Il équipe la plupart des troupes allemandes pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Les soldats prussiens sont également reconnaissables à leur uniforme gris/vert, contrairement aux soldats français qui portent des uniformes rouge garance et bleu avec un képi en tant que couvre-chef.



Continuer sur la notion de panorama et de système d'information dans les populations à l'époque.

À l'époque la télévision, permettant l'apport d'information visuelle animée, n'existe pas. Au XIX^e siècle, pour illustrer l'actualité, on a notamment recours au panorama. Il s'agit d'une peinture développée en cercle sur le mur intérieur d'une rotonde. Cette œuvre donne l'impression de la réalité par des effets de perspective et de trompe-l'œil, complété parfois par des jeux sonores et de lumières, et permet d'aller au-delà des limites du spectre de vue humain. Le spectateur pense voir un vaste horizon à partir d'une hauteur.

Le musée de l'Armée conserve une dizaine de fragments des panoramas de Champigny et de Rezonville, peints entre 1881 et 1883 par Alphonse Neuville et Édouard Detaille. Ces panoramas gigantesques, d'environ 10 m de haut sur 120 m de circonférence sont présentés dans la rotonde du Panorama national, au 5 rue de Berri, de mai 1882 à 1887 pour Champigny et de 1887 à 1892 pour Rezonville. Ils sont par la suite exploités à Vienne et à Berlin.

E. Detaille est à l'origine du double projet qu'il propose à la Société du Panorama national. Il s'entoure d'une équipe de peintres dont fait partie son ami et confrère A. de Neuville. Tous deux ont participé à ce conflit et Detaille a pris part à la bataille de Champigny. Le style pictural de E. Detaille se reconnaît à la précision minutieuse du trait et des couleurs (le clairon). Celui de A. de Neuville plus rapide et plus expressif suscite l'émotion (le visage du soldat mourant).

Les deux panoramas réalisés présentent des succès français sans lendemain : la bataille de Rezonville (période impériale de la guerre) et la bataille de Champigny (période du gouvernement de la Défense Nationale).

Quelles sont les armées qui s'opposent durant la guerre de 1870-1871 ?

Occultée par les deux conflits mondiaux, la guerre entre la France et l'Allemagne de 1870 à 1871 est aujourd'hui un sujet souvent méconnu du grand public tant français qu'allemand, alors qu'elle représente un moment fondateur dans la relation entre ces deux pays, autour de laquelle se noue déjà l'avenir de l'Europe.

« Année terrible », selon l'expression de Victor Hugo, elle s'achève sur une guerre civile – la Commune de Paris –, qui ne constitue pas un accident mais bien l'aboutissement d'un processus préexistant de révolte, que les tensions sociales et l'élan de patriotisme déclenché par la défaite française ont contribué à mettre en œuvre. Si la guerre de 1870 est une guerre courte (six mois) et comprend seulement à deux nations, les Français et les Allemands, et qu'elle est peu meurtrière – moins de 200 000 morts – par rapport aux guerres mondiales, elle inaugure le monde contemporain. L'objectif de Bismarck et de la Prusse est alors d'unifier la Prusse. Il existe alors une montée des nationalismes qui est toujours bien présente en 1914 et fait même commencer la Grande Guerre.

Salle des Poilus

→ *Soldat du 119^e régiment d'infanterie*

Le fantassin est un combattant à pied qui fait partie de l'infanterie. Dans une armée les soldats sont répartis en groupe, comme le régiment. À partir de 1915, un nouvel uniforme est adopté, l'uniforme dit « bleu horizon », mais il n'est pas généralisé avant l'automne 1916. Pour protéger la tête des Poilus, on équipe les soldats d'un casque en acier, le casque Adrian, du nom de son inventeur. Certains corps de métiers, comme les pompiers, portent également ce casque sur la tête jusque dans les années 1980. Il faut s'avoir que lorsque la Première Guerre mondiale éclate, les soldats français portent un képi en tissu rouge et en cuir. Très visible, il n'offre pas de protection contre les balles ni les éclats d'obus qui restent plus dangereux que ces dernières durant toute la guerre. Avec le début de la guerre des tranchées, jusqu'à 75% des blessures recensées touchent la tête des soldats français et des autres nationalités. Les autorités allemandes, britanniques et françaises étudient donc la création de nouvelles protections. Côté français, Louis Adrian, officier dans l'approvisionnement de l'Armée, présente un modèle de casque qui s'inspire de la forme de casques plus anciens du Moyen Âge. Son modèle est homologué en 1915. Il est distribué à tous les soldats à partir de l'hiver 1915 et est désigné par le nom Adrian. Le casque Adrian fait ses preuves et réduit le nombre de blessures à la tête chez les Poilus. S'il n'est pas fait pour arrêter une balle en tir direct, sa forme ronde et sa crête le rendent efficace pour dévier certains projectiles contenus dans les obus à shrapnels, et les balles.

La charge de l'équipement du soldat français, en 1914 comme en 1918, n'est pas très bien répartie et encombrante, ce qui la rend peu pratique au combat, spécialement dans les tranchées. Elle pèse entre 20 et 40 kg. Le fusil pèse entre 3 et 4 kg, la paire de brodequins environ 2 kg, une musette contenant une dizaine de grenade d'environ 600 g.

Les soldats sont répartis en régiment (1 000 hommes), en compagnie (100 hommes) et en section (30 hommes).



Soldat du 119^e régiment d'infanterie © Musée de l'Armée / RMN-GP 08-520552

Demander aux élèves de relier chaque équipement à l'uniforme sur l'image à son nom dans la liste.



Sergent du 51^e régiment d'Infanterie © Musée de l'Armée / RMN-GP 18-511638

- Casque Adrian (entre 700 et 800 g) en acier, qui assure une meilleure protection que le képi
- Marmite individuelle
- Toile de tente
- Havresac (sac à dos avec bretelles)
- Sceau à eau de 2 à 10 litres
- Cartouchières ventrales
- Étui musette
- Manteau modèle 1915 couleur « bleu horizon », mélange de laine écriue, de bleu clair et de bleu foncé
- Bidon et son quart
- Fusil Lebel
- Bandes molletières, bandes de tissu de 2,60 m, enroulé autour des mollets et tibias
- Brodequins modèle 1912 modifié 1916

Demander aux élèves d'entourer les neuf éléments communs entre l'uniforme de 1914 et de 1916, puis souligner les changements (casque, couleurs, brodequins...).



Fantassin du 27^e régiment d'infanterie. Tenue de campagne
© Musée de l'Armée / RMN-GP 06-518115



Sergent du 51^e régiment d'Infanterie © Musée de l'Armée / RMN-GP 18-511638

QCM - En 1916, les soldats sont également équipés d'une boîte supplémentaire, réalisée en métal. Que contient cette boîte ?

- ☐ De la nourriture supplémentaire
- ☐ De l'eau de vie
- ☐ Du nécessaire pour appliquer les premiers soins
- ☒ Un masque à gaz
- ☐ Des cigarettes

1915 voit l'expérimentation de deux armes nouvelles redevables de la technique allemande : le lance-flammes inauguré à Malancourt en Argonne le 26 février, et les gaz d'abord essayés à Boly-mov sur le front russe, puis le 22 avril sur le front occidental à Steenstrad, et Langemark dans le secteur d'Ypres. Face aux premiers gaz tel le chlore, employé à Ypres en avril 1915, la priorité est de protéger les voies respiratoires des soldats : on conçoit et

distribue rapidement des compresses qui s'attachent devant la bouche et le nez. Celles-ci sont imbibées de produits neutralisant les effets des gaz, qui évoluent rapidement. Les soldats les portent avec des lunettes pour contrer les effets lacrymogènes. Ces protections évoluent vers des modèles de plus en plus couvrants qui deviennent de véritables masques.

Salle Foch

→ *Fantassin de la 2^e Division d'Infanterie US*

Les Américains restent relativement loin du conflit jusqu'en 1917. Avant cela, ils ravitaillent simplement les troupes alliées (France et Grande-Bretagne) grâce à leurs paquebots de tourisme. Les Allemands lancent une véritable campagne maritime pour étouffer l'Angleterre en attaquant tous les navires qui ne sont pas dans leur camp (y compris de pays neutres dont ceux des États-Unis). Plusieurs navires avec des citoyens états-uniens sont ainsi torpillés. Les Allemands lancent des offensives notamment sur le paquebot *Lusitania*, le 7 mai 1915, au large de l'Irlande. Cette attaque cause près de 1200 morts sur 2000 personnes à bord, dont 128 personnes de nationalité américaine, alors que le navire achemine des munitions à destination des Alliés. Ce torpillage par les armées allemandes, fait monter la pression du côté américain et contribue à jeter l'hostilité toujours plus forte envers les Allemands. C'est à partir de ce moment-là que les États-Unis attaquent réellement avec l'acheminement de premiers combattants sur le V.

Le 6 avril 1917, les États-Unis entrent en guerre aux côtés des Alliés. Ils disposent d'une armée régulière fédérale, de la Garde nationale, de Marines, d'hommes de la National Naval Volunteers et de la défense des côtes, soit un effectif de 200 000 hommes, ce qui est peu. *Le Compromise Act*, loi du 3 juin 1916, autorise le président à porter, par des engagements volontaires, les effectifs à 300 000 hommes pour l'armée régulière et à 450 000 hommes pour la Garde nationale. Les engagements volontaires sont insuffisants. Le recours au service militaire obligatoire s'impose donc ce qui permet de gonfler les effectifs. Pourtant, les États-Unis n'ont pas d'équipements pour leurs hommes. C'est ainsi que ce sont d'abord leurs alliés qui les équiperont avec, par exemple, des tenues britanniques ou des canons et des chars français. Ce matériel allié étant ensuite copié et produit sous licence US à la fin de la guerre.



Fantassin de la 2^e Division d'Infanterie US © Musée de l'Armée / RMN-GP 08-520555

Demander aux élèves à quel soldat appartient quel équipement.



a- Uniforme du soldat allemand (1915)



b- Uniforme du soldat français (1917)



c- Uniforme du soldat américain (1917)



Faire deviner les spécificités américaines sur les uniformes.

- L'uniforme de troupe est en drap de laine de teinte kaki.
- L'uniforme est constitué d'une vareuse à quatre poches et à col droit, assez rigide, d'un pantalon de forme culotte de cheval, serré aux chevilles par un laçage, et d'une chemise de flanelle.
- Les boutons du pantalon sont gravés «US ARMY».
- Les mollets sont protégés par des leggings, des guêtres en toile forte, remplacées par la suite par des bandes molletières.
- Les pieds sont chaussés de brodequins américains.

Poursuivre sur les politiques de recrutement américaines en vue de soutien à l'effort de guerre en Europe.

En 1917, le célèbre illustrateur Charles Dana Gibson (1867-1944), fonde, à la demande du gouvernement, un *Committee of Pictorial Publicity* (Comité de publicité picturale) réunissant de nombreux artistes, dont James M. Flagg. Ils sont entre autres chargés de réaliser des affiches de recrutement pour l'armée. Les illustrateurs produisent certaines des images les plus marquantes de la Première Guerre mondiale.

Le 14 avril 1917, le président Wilson crée le Committee on Public Information (comité pour l'information publique) et met à sa tête George E. Creel (1876-1953), journaliste, puis homme politique impliqué dans sa réélection en 1916. Ce bureau d'information officiel des États-Unis a plusieurs missions: soutenir le moral des Américains, convaincre le public américain de participer pleinement à l'effort de guerre en achetant des bons d'emprunt, gérer la censure volontaire de la presse, développer la propagande à l'étranger, recruter des volontaires pour l'armée, ... Pour y parvenir, George Creel crée un vaste appareil de propagande, inédit, qui exerce une influence dans de très nombreux domaines.

L'une des plus célèbres affiches de recrutement est réalisée en 1918 par l'artiste James Montgomery Flagg (1877-1960). Elle est imprimée à plus de quatre millions d'exemplaires entre 1918 et 1919. Flagg s'est inspiré d'un dessin réalisé par Alfred Leete (1882-1933), paru dans le journal *London Opinion* du 5 septembre 1914, avant d'être utilisé comme affiche de recrutement par l'armée britannique. La force de cette affiche résidait dans l'interpellation directe du spectateur par le doigt pointé de Lord Kitchener (1850-1916), alors ministre de la Guerre du Royaume-Uni, et par un slogan patriotique qui cherchait à s'en prendre, au moins implicitement, à ceux qui n'y adhéraient pas. C'est une nouveauté qui marque la plupart des campagnes d'affichage du siècle.

Flag reprend ces éléments en les transposant. Le personnage est celui de l'oncle Sam auquel Flag prête ses propres traits, pour ne pas avoir à payer un modèle explique-t-il plus tard. L'oncle Sam est l'une des personnifications les plus populaires des États-Unis. Ce personnage a été introduit dans les années 1830, puis popularisé par le dessinateur germano-américain Thomas Nast (1840-1902) à la fin des années 1870. Nast et John Tenniel (1820-1914) lui ont notamment ajouté une barbe. De nombreuses variantes ont été réalisées à partir de l'affiche de Flagg, aux États-Unis et dans plusieurs pays et on note des reprises dans la pop culture (Captain America par exemple).



"I Want you for U.S. Army", Flagg James Montgomery, 1917 © Musée de l'Armée / RMN-GP 06-505737